

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Nous avons donné cette fois à peu près une entière traduction du premier numéro du Journal d'Agriculture Canadien. Cependant nous n'avons nullement l'intention de continuer à en agir ainsi pour les publications qui devront suivre celle-ci, vu que nous pensons qu'il vaut infiniment mieux insérer les communications que nous espérons recevoir par la suite dans la langue française. Il en est tant parmi nos compatriotes instruits qui peuvent nous rendre ce service signalé, qu'il devra contribuer à donner à notre journal tout l'intérêt qu'il mérite, et que chacun doit s'empres- ser de lui porter. Les informations utiles et nécessaires pour l'amélioration de l'agriculture attireront toujours l'attention la plus marquée de notre part et nous serons flatté d'insérer tout ce qui pourra contribuer à en avancer et étendre les progrès dans ce pays. C'est pourquoi nous invitons tous les amis des sciences et des arts en général à nous favoriser de leurs contributions. En addition à leurs écrits sur lesquels nous comptons beaucoup, nous ferons des extraits des ouvrages et publications françaises les meilleures et les plus récentes, qui traiteront sur ce sujet si négligé dans ce pays et cependant d'une importance si vitale. Nous donnerons des états détaillés des améliorations agricoles tant de la France que de l'Angleterre; notre but unique étant de nous rendre utile, nous ne connaissons aucun moyen plus propre que celui-là pour accomplir nos vues.

Il est presque inutile de dire que ce journal ne peut être supporté que par une liste de souscription très nombreuse, et comme nous sommes certain que ce sera une acquisition très avantageuse pour chaque fermier pratiquant qui voudra y souscrire, nous sollicitons respectueusement tous ceux qui désirent promouvoir les intérêts du pays et du peuple, de vouloir bien nous favoriser aussi vite que possible, de leurs noms et de leur souscription, et d'user de leur influence auprès de leurs amis et voisins, pour les engager à donner également leur appui à cette publication.

Les lettres concernant les souscriptions devront être adressées aux imprimeurs, Messrs. Lovell et Gibson, rue St. Nicholas, qui exécuteront avec ponctualité tous ordres qui leur seront transmis. Les correspondances à être publiées dans le Journal d'Agriculture Canadien devront être envoyées à l'Éditeur, qui y apportera l'attention la plus prompte et la plus soignée.

ADRESSE AUX CULTIVATEURS,

ET AUX AMIS DE LA PROSPÉRITÉ DE L'AGRI-
CULTURE EN CANADA.

Comptant sur la promptitude et l'efficacité de vos secours, nous entreprenons aujourd'hui la publication d'un "JOURNAL D'AGRICULTURE" à Montréal. Cette ville qui doit devenir bientôt le siège du Gouvernement, la principale des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord, nous semble un beau centre d'où l'on peut facilement répandre les connaissances aux populations d'alentours. Doit-on ne pas espérer du succès et de l'encouragement pour une feuille dévouée entièrement à l'agriculture, dans une ville belle, riche, florissante, de 50,000 habitans environ, et au milieu d'une vaste étendue de pays habité, et qui ne cède en rien aux autres sous le rapport de sa fertilité? Si pourtant nous nous trompions, si notre zèle à promouvoir l'avancement de l'agriculture, n'était pas secondé, (comme les auspices sous lesquelles nous commençons, semblent nous justifier de l'espérer) ne pourra-t-on pas penser qu'en Canada, on est loin de donner à l'agriculture toute l'importance, qu'on lui donne partout ailleurs! Devrions-nous nous étonner de la surprise des étrangers en voyant l'état stagnant de notre agriculture, si l'on rejette, ou si l'on ne regarde qu'avec indifférence le moyen de le rendre florissant? Mais non, espérons que la majorité de nos concitoyens vera ce sujet sous un autre point de vue; nous aimons à les croire convaincus que la prospérité de notre beau pays dépend surtout de la multiplicité et de la valeur des productions de son sol. La raison en est trop évidente pour la démontrer—nos efforts incessants jusqu'ici à exciter les volontés, les talents, à l'avancement et aux progrès de notre mode de culture, sont connus du public, et c'est pour la même fin que nous commençons cette publication: notre bonne volonté, nous l'espérons, servira auprès de nos souscripteurs, d'excuse à nos faibles talens. Nous ouvrirons avec plaisir les colonnes de notre journal aux correspondances des cultivateurs, persuadés que nous sommes, que leurs communications auront toujours pour but l'avantage et l'utilité de l'agriculture. Nous pourrons informer nos lecteurs des progrès de l'agriculture dans les Isles Britanniques et les Etats-Unis, information bien utile, puisqu'il est constant qu'avec de légères modifications, leur mode de cultiver peut être suivi avec succès dans ce pays. La culture étendue des navets si propre à la nourriture des bestiaux, est la seule partie du système de l'agriculture anglaise, que nous ne puissions exécuter en Canada, sur un grand pied. Nous croyons pouvoir dire que plus nous imiterons les anglais dans leurs méthodes de cultiver les grains, plus nous pourrons nous assurer une production abondante de ceux que

nous aurons semés. Nous ne croyons pourtant pas qu'on puisse introduire *absolument* icice système étranger et l'appliquer dans tous les cas à notre pays.

Nous n'avons pas la prétention de vouloir instruire les cultivateurs qui connaissent mieux la pratique que nous pouvons la connaître nous-même. Nous n'adressons nos remarques qu'à ceux qui n'ont pas eu les mêmes occasions que nous pouvons avoir eues d'en faire une étude particulière.—Une correspondance étendue et des échanges de journaux, nous mettent à même d'informations que peu de personnes peuvent se procurer.—Les avantages que le meilleur cultivateur de l'Amérique du Nord pourra retirer de notre journal, nous osons le dire, seront plus que suffisants pour compenser le sacrifice d'une piastre, pour sa souscription annuelle; et nous ne promettons rien de trop en assurant nos souscripteurs, que nous rendrons notre journal digne de leur patronage, les mettant à même d'y voir des publications qu'on ne trouvera dans aucun autre journal publié ici. Il y a encore une autre classe de Cultivateurs, qui n'a pas eu l'avantage, que nous avons eue dès notre enfance, d'acquérir la connaissance de la pratique de l'agriculture et c'est à ceux-ci principalement que nous espérons être de quelque utilité. Nous sollicitons d'avance l'aide et la co-opération des amis de l'agriculture: il n'y a que ceux qui s'obstinent à dire que cet art ne nous est pas nécessaire, dont nous n'attendons aucun secours. Nous n'offenserons aucun parti, laissant aux autres journaux de s'occuper de politique; seulement nous ferons nos efforts pour démontrer les avantages de nos connexions intimes avec la mère-patrie, et aussi de ceux que nous peut procurer une immigration étendue. Nous ferons tout enfin pour satisfaire nos souscripteurs, faut-il promettre plus pour nous assurer l'encouragement du public? Si l'agriculture est de nécessité première à la grande majorité de la population canadienne, ne devons-nous pas espérer l'assistance de toutes les classes en faveur d'un journal publié dans l'espoir de son extension? C'est la plus douce récompense que nous chercherons. jours à mériter.

L'approbation du public anime le journaliste à faire tous les jours de nouveaux efforts pour s'en rendre plus digne.—Nous n'attendons qu'un plus grand nombre de souscripteurs pour publier notre journal deux fois par mois, et nous prions de nouveau nos amis, d'avoir égard à la hâte avec laquelle nous faisons sortir cette première publication. Nous nous sommes arrangés de manière à ce que les prochains Nos. puissent sortir le premier de chaque mois. Messrs. LOVELL & GINSON, imprimeurs, recevront tous les ordres et on devra nous y adresser les correspondances destinées à ce journal.

APPLICATION DE LA CHIMIE A LA PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE ET A L'AGRICULTURE.

L'objet de la Chimie est d'examiner la composition

et les différentes modifications des élémens qui se rencontrent dans les mixtes, et de rechercher les loix suivant lesquelles se régissent leur combinaison et leur décomposition.

Quoi que les différentes substances matérielles soient d'une grande variété, cependant les Chimistes n'ont pu découvrir encore que 55 corps simples, ou qui contiennent une seule espèce de matière dont sont produites toutes les autres substances; on les a appellés simples, parceque on n'a pu découvrir s'ils se composaient de deux parties ou plus. Le plus grand nombre d'éléments se rencontre dans les domaines inorganiques, on n'en trouve que quatre dans les matières organisées.

Mais il est évident que cette limitation de leur nombre doit rendre plus difficile la fixation des circonstances précises qui constituent leur union et les loix qui régissent leurs différentes combinaisons. Les Chimistes n'ont que depuis peu dirigé leurs recherches sur la nature des corps formés des êtres organisés, cependant il n'a fallu que peu d'années pour qu'ils pussent éclaircir cette partie intéressante de la science, et des faits nombreux sont des preuves d'importance dans leur application pratique.

L'objet particulier de la Chimie Organique, est de découvrir les conditions chimiques essentielles à la vie et au développement parfait des animaux et des végétaux, et généralement de rechercher toutes les productions de la nature organique, qui sont dues à l'opération des loix chimiques. Maintenant l'existence de tous les êtres vivants dépend de la réception de certaines substances destinées à leur nourriture; la recherche des conditions, dont la vie et l'accroissement des êtres vivants dépend, renferme donc tant l'étude des substances qui leur servent de nutrition, que la perquisition des sources d'où dérivent ces substances, et les changements qu'ils subissent dans leurs modes d'assimilation. Il existe dans la nature une admirable connexion entre les être organiques et les inorganiques; les matières inorganiques fournissent la nourriture aux plantes et celles-ci, à leur tour, font vivre les animaux. Les conditions nécessaires à la nutrition animale et végétale diffèrent essentiellement. Il faut pour le développement et le soutien des fonctions vitales de l'animal une classe de substance qui ne peut être produite que par des êtres organiques vivants. Quoique beaucoup d'animaux soient absolument carnivores, cependant leurs subsistances primitives durent dériver des plantes, car les animaux dont ils subsistent, vivent de végétaux. Mais les plantes ne trouvent de matière nutritive que dans les substances inorganiques. De là une des fins de la vie végétale est de fournir des matières propres à la nourriture des animaux qui ne sont pas des substances inorganiques, et qui n'ont pas été constitués pour cela.

Le but de cet ouvrage est de mettre dans tout son jour les procédés chimiques qui font voir la nourriture des végétaux.

On examinera dans une première partie les matières qui fournissent la nourriture aux plantes, et les chan-

gements que ces matières subissent dans l'organisation vivante.

Les composés chimiques qui fournissent aux plantes leurs principales parties constituantes, par exemple Carbone, Nitrogène, ainsi que les relations et rapports qu'ont les fonctions vitales des végétaux avec celle du règne animal. On traitera dans une seconde partie des procédés chimiques qui effectuent la destruction complète des plantes et des animaux morts, ainsi que les modes particuliers de décomposition, qu'on appelle ordinairement fermentation, putréfaction, &c.; et dans cette partie les changements que les substances organiques subissent dans leur conversion en composés inorganiques, aussi bien que les causes qui déterminent ces changements, seront un des objets de nos recherches.

Dans l'introduction de la Chimie du Comte Chaptal appliquée à l'agriculture, il y a d'excellentes observations. Nous donnons entrée dans ce numero à quelques paragraphes de cet ouvrage, et nous en publierons plusieurs extraits dans la suite :

Sans agriculture, les hommes ne mèneraient qu'une vie errante et nomade, se disputant l'un à l'autre la possession des animaux dont ils auraient pu s'emparer, et celle des fruits, que la terre leur aurait produits sans culture, il n'y aurait eu enfin ni liens de société, ni patrie.

En multipliant les ressources pour leur subsistance, l'agriculture donna aux hommes les moyens de se communiquer les uns aux autres une assistance mutuelle.

Pendant qu'une partie cultivait la terre, afin d'en augmenter les productions, d'autres s'appliquaient à enrichir par le moyen de leur industrie la société de ce qui lui manquait, et c'est à ce concours d'assistance et d'échanges que le commerce a dû sa naissance et que la civilisation a dû son extension. Si les hommes tiennent de la vie sédentaire des villes qu'exige l'exercice de la plupart des arts, l'adoucissement et le relâchement de leurs mœurs, c'est à l'agriculture qu'ils sont redevables de cet état de force, de santé et de morale pure qui distingue les habitans des campagnes.

Et n'est ce pas là un grand bienfait pour la société, que l'agriculture conserve ainsi intacte, cette portion du genre humain qui sans elle dégènerait, ainsi que l'autre. Chez toutes les nations, l'agriculture est la source la plus pure de la prospérité publique. Placées sous différents climats, leurs productions et leurs modes de culture sont extrêmement diversifiés. Mais le commerce rapproche les productions des différents pays, et par là procure à chaque nation la jouissance des fruits particuliers aux nations qui lui sont étrangères. Ces échanges ont lié les nations ensemble en les rendant dépendantes les unes des autres; et par là les avantages que l'intelligence et

l'industrie avaient fait naître, ont pu se répandre par tout l'univers. Ainsi le cultivateur tient le premier rang parmi les hommes.

Mais pour encourager les progrès de l'art, il ne suffit pas d'instruire le Cultivateur, le Gouvernement a encore des devoirs à remplir à son égard. C'est seulement de l'union, de l'intelligence, et de l'encouragement que le Cultivateur attend la continuité de sa prospérité.

L'agriculture est la source la plus puissante des richesses d'un pays, et du bonheur de ses habitans; et c'est seulement de son état plus ou moins florissant, que l'on peut juger plus ou moins infailliblement, de la félicité d'une nation et de la sagesse de son Gouvernement.

La prospérité d'un pays qui ne repose que sur l'industrie et l'habileté de ses artisans, n'est que passagère, il n'y a de durable que celle qui a pour base l'heureux état de la culture de son sol.

Ce fait doit toujours être présent à l'esprit des gouvernans et animer toutes leurs mesures.

Le Gouvernement qui veille à ses véritables intérêts doit chercher les moyens de faciliter, d'encourager la culture du sol, et d'ouvrir des canaux pour la circulation de ses productions. Il protégera les propriétés en les faisant respecter, et en punissant les contraventions aux lois qui les concernent; et il devra garantir le propriétaire de toutes exactions arbitraires.

Les taxes devront être établies de manière à ce qu'on ne les prélève que sur le produit surabondant de ses travaux; car s'il ne peut pourvoir qu'à ses besoins immédiats, il ne lui restera aucun moyen d'améliorer son mode de culture, ni l'espérance de voir sa famille à l'aise; il ne pourra pas substituer de nouveaux animaux à ceux qu'il perdra, ni augmenter le nombre de ceux qui lui resteront. Le Gouvernement qui ne laisse pas au Cultivateur une grande partie des profits provenant de ses récoltes finit par les arrêter tout à fait, et finit, toujours mais alors il est tard, par penser à la fable de la poule aux œufs d'or.

En encourageant l'agriculture et en favorisant l'accroissement de ses produits, un Gouvernement n'enrichit pas tant le cultivateur, qu'il n'augmente ses propres revenus, puisque par là il augmente la quantité des biens sujets à la taxe sur lesquels il peut faire valoir ses droits, soit que cet article soit employé pour la consommation du Cultivateur en particulier, soit qu'il entre dans la boutique de l'artisan.

EXTRAIT D'UNE LECTURE

FAITE PAR LE PROFESSEUR JOHNSTON DEVANT LA
HIGHLAND SOCIETY, A SA DERNIERE ASSEMBLEE A
EDIMBOURG.

Le professeur Johnston observa d'abord, que quelques personnes avaient déjà pensé, depuis long temps, qu'on pouvait faire avec succès, l'application de diverses branches

de la science et en particulier de la Chimie et de la Géologie, à l'agriculture; mais que cependant elles se trouvaient fort embarrassées par la question que leurs fusaient sans cesse les cultivateurs, que peut faire la science pour l'agriculture? Qu'il allait tâcher d'y répondre. Que la science valait l'argent dans son application à la culture de la terre, soit en enseignant au cultivateur les moyens de recueillir plus de grains, et de meilleure qualité, et cela avec plus de certitude de succès, soit en leur apprenant qu'une terre d'abord de peu de valeur, peut ensuite produire de meilleurs grains, dont le revenu peut lui procurer un plus grand gain, en lui permettant d'acheter des bœufs et des moutons, &c. Qu'en examinant le sujet de sa lecture, il se présentait à lui plusieurs points, et que la difficulté était d'en choisir, qui fussent de même nature, et qui pussent être retenus facilement dans la mémoire, qu'il croyait que le meilleur moyen pour lui de développer clairement son sujet, était de prendre la graine lors de sa mise en terre, et de la suivre dans ses différents degrés de développement, jusqu'à son arrivée à maturité. Que pour ce qui regardait le choix des grains, ils savaient tous, à peu près, de quelle importance il était et ce qu'en pouvaient être les différentes conséquences; mais qu'il n'y avait que les chimistes qui pouvaient comprendre les causes scientifiques de ces différences. Qu'ils savaient bien aussi que certains grains poussaient en abondance sur certains sols, tandis qu'elles dépérissaient sur d'autres. Mais que la raison n'en pouvait être aperçue que par un examen chimique du sol et de la graine. Qu'ordinairement on trempait la graine, avant que de la semer, afin de détruire les œufs des insectes qui pourraient nuire à la plante, lors de sa croissance; qu'il croyait que ce pouvait bien être là, un de ses effets, mais que l'autre effet de ce trempement était tout chimique, et qu'il faisait que les grains ainsi trempés rapportaient beaucoup plus. Qu'après avoir été mis en terre, la graine poussait un germe. Qu'on devait bien comprendre qu'il y avait deux substances importantes dans la composition de chaque plante, le sucre, et le gluten, que chacune d'elles était dans un état solide sous la graine mais que lorsque la plante commençait à germer, il était nécessaire que ces substances devinssent solubles pour pouvoir monter de la graine dans la tige. Que là on devait remarquer qu'au pied de chaque tige, au point où elle se joint à la graine, il y avait une substance appelée (clear stars), et que cette substance par un procédé chimique bien connu, rendait le "starch" et le gluten solubles et capables de monter dans la tige de la jeune plante, suivant que le requérait le besoin de sa nourriture. Qu'en confirmation de cet avancé on pouvait toujours découvrir à l'aide d'un microscope une partie du gluten et du ("starch") dans l'état de solubilité. Qu'aussitôt la plante élevée à la surface du sol, elle poussait une feuille, que jusque là elle vivait du suc de la graine, mais qu'aussitôt développée, elle vivait aux dépens de l'air. Que dans toutes les plantes, il y avait 3 substances ou plutôt 4, savoir, l'oxygène, l'hydrogène, le nitrogène et le carbone, connues sous le nom de Gaz. Après avoir expliqué la nature et les propriétés de ces gaz, il dit, que la plante tirait de l'air beaucoup d'acide carbonique, et que pour cette fin elle étendait ses feuilles dans toutes les directions. Que comme il n'y avait que très peu d'acide carbonique dans l'atmosphère, on devait présumer que les végétaux l'absorberaient bientôt en entier, si la nature en joignant ensemble le règne animal et le règne végétal n'eut

fait en sorte que le même gaz qui devait procurer la vie aux plantes, devait nuire aux animaux. Qu'un homme formé, tirait de l'air et exhalait à chaque souffle 25 onces de carbone, un cheval, ou une vache, environ quatre livres, et qu'ainsi il y avait un équilibre constant. Qu'il y avait un autre ingrédient dans la composition des plantes, qui était le nitrogène, dont l'atmosphère abondait; mais que les plantes ne le humaient pas de l'air, mais bien du fumier qu'on mettait à leurs racines. Que l'application des engrains sur le sol, dépendant de la connaissance de ce fait, on devait y donner une attention proportionnée à son importance. Supposons donc dit-il que la plante soit arrivée à la surface du sol, et qu'elle répande ses feuilles à l'entour de sa tige. Aussitôt sortie de la terre, il est d'usage à la campagne (quoiqu'il ne soit pas généralement reçu dans ce district,) de faire passer dessus un rouleau, (top dressing). Il fit remarquer que lorsque l'avoine, les fèves ou les navets n'avaient pas une belle apparence, on le saupoudrait ordinairement de sel commun, de plâtre ou de nitrate de soude, ou bien encore d'un mélange de toutes ces différentes matières et qu'avec ce secours, souvent un seul jour suffisait pour les rendre à l'état le plus florissant. Qu'on n'avait pu jusqu'alors préciser les effets chimiques de ces différentes matières, mais qu'on pourrait toujours en dire quelque chose. Il parla des grands avantages qu'avaient retirés de ce top dressing les grains de Mr. Alexander Southbar et de Mr. Fleming, de Barrochan, Renfrewshire. Il en vint alors à parler des navets: que leurs beauté et leur saineté dépendaient absolument de leur promptitude à sortir et à se dépouiller de leurs feuilles et que ce n'était qu'en prodiguant aux plantes les soins nécessaires qu'on pouvait attendre leur prompt sortie. A ce sujet il raconta qu'il avait connu un fermier, qui pouvait dire par l'odeur des navets s'ils étaient sortis de terre sains ou non, que lui, le Prof. J., avait souvent essayé, mais inutilement, de découvrir cette odeur, ce n'étant que par une longue expérience en l'agriculture, qu'on pouvait la connaître. Mais que la Chimie fit bientôt découvrir la cause de cette odeur si délicate et si difficile à saisir. Qu'en poussant, les plantes répandaient les substances dont elles n'avaient pas besoin dans cet état particulier, que cette émanation de substances causait les odeurs en question, expliquait les parfums que répandaient les fleurs des jardins et des serres. Qu'on devait admirer la bonté de la nature, qui de substances inutiles et même contraires en quelques cas, aux fleurs, formait un objet si agréable et si réjouissant pour l'homme. Que la sagesse et les bienfaits de la Divinité ne lui paraissaient jamais si grands et que sa toute puissance se manifestait surtout à celui qui voulait la contempler dans cet arrangement économique de si petites choses. Que par rapport au temps de moissonner on ne pouvait le préciser qu'en examinant attentivement la paille ou d'autres parties des grains. Il parla alors de la manège de patates, et fit observer, que lors de leur maturité elles contenaient beaucoup plus de starch que d'Albumen, ou matières salines; que celles qui contenaient plus de starch que d'autres substances, étaient plus sujettes à mancher que celles qui renfermaient plus d'Albumen, ou de matière saline. Qu'on devait bien remarquer de plus, que des patates écrasées par le rouleau, top dressed, et saupoudrées de substance saline, produisaient beaucoup plus que celles qu'on abandonnait à leur croissance naturelle. On a même remarqué, que le produit de germes près de patates qui avaient ainsi

été écrasées par le rouleau (top dressed) était beaucoup plus considérable qu'on n'en pouvait retirer de germes de patates privées de ces soins. Qu'en suivant cette méthode, il ne craignait pas de dire qu'on pourrait bientôt prévenir la perte des patates. Que ce mode de culture appliqué aux différentes espèces de grains, pouvait non seulement faire espérer au fermier d'en retirer une plus grande quantité, mais même d'en voir la qualité améliorée. Delà il passa aux cendres des plantes qui restent quand leurs substances sont brûlées, après avoir donné un aperçu des opinions des différents Chimistes sur l'origine de la matière qui composait ces cendres et leur usage dans les plantes, il assura qu'il n'y avait pas moins dans ces cendres de 11 substances distinctes : savoir, la potasse, la soude, &c., qu'elles existaient dans les différentes plantes aussi bien que dans le sol, puisque les plantes en tiraient leurs nourritures. Que ceci expliquait bien pourquoi les mêmes plantes situées en différents sols, poussaient d'versement, car dit-il, si une plante exigeait beaucoup de chaux par exemple, et qu'il n'y en eût qu'un peu ou point du tout dans le terrain, il est clair qu'elle ne pousserait pas, qu'elle ne serait que de chétive apparence, pour ramolie, et qu'elle épuiserait bientôt la terre. Que par remède à cela, il fallait appliquer de la chaux là où la terre en manquait. Il finit par encourager les fermiers à ménager leurs engrais, et à compenser par l'application judicieuse de leur fumier les pertes du suc qu'éprouverait la terre par des produits continuels.

YOUNG, dans son "Tour champêtre," parlant des déserts élevés du Lincolnshire, au commencement de ce siècle, nous les décrit du pays couvert seulement de buissons et d'arbustes rabougris. Lord Yalborough, dit-il, est un excellent homme, mais pour tout mal que je lui souhaite, je voudrais que son cheval pût le porter un jour au milieu des buissons qui couvrent ses terres, peut-être une chûte au milieu des épines, "sans lui faire trop de mal" produirait-elle un grand bien à cette partie du pays. Le même Lord Yalborough planta 4000 acres de terres d'arbres, qui maintenant ont de 50 à 60 pieds de hauteur, et ce qui était plus important sans doute, il établit sur ses terres des tenanciers, qui aujourd'hui font la gloire du pays, et qui cultivent chacun de 500 à 2000 acres de terre. Des possessions qu'il y a 30 ans n'étaient couvertes que de broussailles, et ne valaient au plus que 5s. l'acre lui produisent maintenant 25s. chaque acre, et la rente de ses terres en lui produisant 5 fois le revenu qu'elles lui rapportaient augmente en proportion les richesses de ses tenanciers. Chaque fermier qu'il visita possédait les plus beaux chevaux, plusieurs avaient des voitures de plaisir, des serres, &c., et cependant le propriétaire voyait ses revenus quintuplés, en jouissant du plaisir d'avoir fait des heureux. Mais ce qui surpassait tout, c'était l'état des ouvriers, £38 de gages par année, jamais on entendit parler de tels ouvriers ? encore chacun avait-il un cochon, une vache et on les forçait, pour ainsi dire, de mettre le pôt au feu 3 fois par jour. Ceux qui ont visité le Lincolnshire ont du remarquer la beauté de la construction de chaque village. Quelles églises ! quels cloches ! L'art et le goût, on disait ont déserté tout le pays pour s'y réfugier à l'encre. Mais quelques pompes que soient ces églises, le point de vue le plus charmant c'est de voir partout des meules de foin, qui par leur symétrie et leurs arrangements semblent de loin autant de petits villages.

Près de la maison de Lord Y. on trouve des allées bordées de meulons, aussi longues que la plus longue des rues de Tamworth, plus lorsque le Parthenon de Birmingham et cela pourtant au milieu des terres qu'il y a trente ans valaient à peine 5s. l'acre. Et où allaient tous ces produits ? ils se vendaient sur les marchés des villes manufacturières qui les environnaient. Malgré cela cependant on voyait encore et au milieu d'un district voisin de la ville de Lincoln une colonne portant pour inscription.

Columnan hanc
Utilitati Publicæ
D. D. D.
F. DASHWOOD.
MDCCLL

On avait érigé cette colonne en 1751, pour servir de guide aux voyageurs au milieu d'horribles déserts. Aujourd'hui ce n'est partout que meulons, dont l'arrangement rivalise avec la symétrie des places de Londres. On y trouvait aussi les ruines d'un asyle des Templiers. Un fermier âgé aujourd'hui de 70 ans a pu y réaliser en 30 ans une fortune de £60,000. Demandons lui (au Dr. Buckland) le secret de ce fermier, et il répondra qu'il a été le produit d'une application judicieuse de son capital, et du bon sens caractéristique des fermiers anglais. Le propriétaire actuel de l'asyle des Templiers fait venir des bâtiments chargés d'os et de pains de lin, (oil cakes) qu'il broie et destine à engraisser ses terres. Les bestiaux mangent la paille et produisent les engrais sur lesquels repose l'espérance de ses récoltes. Dans cette ferme et beaucoup d'autres de ce district, jamais terre ne produisit moins de 30 boisseaux l'acre, et c'est un exemple entre mille de l'heureux résultat d'une application judicieuse de ses capitaux. —*Dr. Buckland au diner de Tamworth.*

AU TRÈS HONORABLE COMTE SPENCER, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE SMITHFIELD.

MILORD.—J'ai eu l'honneur, il y a 4 ans, de vous faire remarquer dans un mémoire, les avantages qui me paraissaient devoir revenir de l'établissement du poids des animaux, dont il se fait une exhibition annuelle aux assemblées de notre société, soit le poids gros, soit le poids net, (gros and net weight). Après plusieurs observations qui ont concouru à me confirmer dans mon opinion, j'ose espérer que vous excuserez la liberté que je prends de vous les exposer.

La dernière règle de la société, qui ordonnait qu'on transmitt au Secrétaire un état du poids de la carcasse des animaux qui avaient remporté le prix, me semble sera toujours insuffisante, tant qu'on ne l'accompagnera pas d'un aperçu précis de leur net et gros poids.

Les animaux semblables entre eux sous le rapport de l'âge, de la maturité et du gros poids diffèrent essentiellement de valeur suivant les circonstances ; les quartiers de quelques animaux étant plus gros et plus pesants comparativement que d'autres, lorsqu'on pèse les animaux vivants, ce n'est que par la comparaison du poids net et du gros poids jointe aux circonstances, du poids que pèse la carcasse et les bonnes ou les

mauvaises parties, que le degré de leur supériorité peut être aperçu.

La proportion que la carcasse des animaux formés apporte au gros poids est depuis une sur indication de leur qualité et l'on doit y faire attention, en estimant la valeur relative de chacun des animaux concourant aux prix; non pas seulement de la même variété, mais ce qui est plus difficile à percevoir, en déterminant les différentes variétés de la même espèce d'animaux. L'extrait suivant de mon "Graziers' Manual" démontre la proportion des différentes parties constituant les animaux exhibés il y a environ 30 ans à la société de Smithfield.

Si le gros poids d'un bœuf formé, était de 1000 livres, ses différentes parties constituant se trouveraient être comme ci-dessous.

	lbs.
Carcasse, rognons, &c.....	700
Graisse détachée.....	90
Peau et cornes.....	55
Tête, cervelle, langue.....	23
Pieds.....	14
Intestins et contenus, cœur, sang, &c., perte par l'évaporation.....	118

Total 1000

Les parties constituant d'un mouton formé dont le gros poids serait de 1000 lbs., sont comme suit—

	lbs.
Quartier.....	680
Lagraisse détachée.....	70
Tête, graisse.....	30
Peau (sans la laine) intestins et contenus et perte par l'évaporation.....	220

Total 1000

Les parties constituant d'un cochon dont le gros poids serait de 1000 lbs., sont comme suit—

	lbs.
Flancs, oreilles, tête et pied.....	850
Intestins, sang, tête et perte par l'évaporation.....	150

Total 1000

Si l'on soumettait à un examen rigoureux l'animal qui a remporté le prix, ou d'autres de la 1ère qualité on pourrait définir les moyens d'augmentation de la bonne chair et le degré de supériorité de quelques modèles extraordinaires pourrait être déterminé d'une manière satisfaisante et on pourrait par là comparer les qualités des animaux que l'on montre en différentes localités et à diverses époques. Dans ma première communication j'ai demandé qu'on pesât les animaux dans la cour de l'exhibition, on s'y opposa parce qu'on pensa que cette opération prendrait trop de temps. Je demande la permission de proposer à présent de peser les animaux avant leur sortie de la cour.

Toutefois, dans le cas qu'on regretterait cette proposition comme étant incorruptible avec l'accomplissement des devoirs qu'ont à remplir les intendants et comme ne valant pas la peine d'exiger d'autres membres pour ce sujet, qu'on me permette de remarquer que

cela tendrait beaucoup à promouvoir d'utiles recherches, si le rapport du secrétaire fournissait un état détaillé du poids des différentes parties des animaux qui lors de l'Exhibition ont remporté le prix.

J'ai l'honneur d'être, Milord,

Votre très humble serviteur,

LAYTON COOKE.

ANIMAUX ANGLAIS EN BELGIQUE.—BRUXELLES, 3 NOVEMBRE.—Depuis plusieurs années le gouvernement a pris en considération particulière, l'amélioration de bêtes à cornes de la Belgique. J'ai fait importer à différentes reprises des taureaux et des génisses de pays étrangers et le premier essai a eu un bon résultat. Quelqu'un pourtant redoutant les qualités qu'on vantait dans la race des animaux de Durham, quoique le ministre de l'intérieur possédât des informations positives sur ce sujet, le gouvernement résolut d'envoyer cette année en Angleterre un professeur de l'école vétérinaire et d'agriculture avec instruction d'assister aux assemblées de la société d'agriculture de Derby, afin d'y examiner les différentes races d'animaux anglais et d'y puiser des informations qui auraient quelques relations avec cette matière. Le rapport de sa mission contenait une description détaillée des différentes races de bêtes à cornes des moutons et aussi quelques observations sur les pâturages, qu'il trouvait bien inférieurs à ceux de la Belgique sous le double point de vue de la qualité et de la quantité; ce qui était dû suivant lui, à la nature du sol de l'Angleterre qu'il trouvait généralement mauvais.—*Papier de la Belgique.*

QUAND ARRIVE LA CHUTE D'UNE NATION.—L'appui le plus solide d'une société ne tarde guère à s'écouler, quand par le scepticisme religieux et moral on a donné atteinte à la foi, au renoncement à soi-même pour le bien général et à l'espérance qui en sont les supports. Rome, au commencement de notre ère, avait atteint le plus haut point de force et de magnificence. Ses aigles tenaient dans leurs serres de fer les continents réunis de l'Europe et de l'Asie, ses portes militaires s'étendaient de la Gaule au Liben, de la mer Caspienne au Nil. Son opulence et ses arts avaient enrichi 10,000 villes, rien n'égalait sa grandeur; ses sages institutions avaient donné le repos au monde, et les ordres de ses gouvernants étaient suivis et exécutés partout avec une rapidité et une précision admirables. Et qu'est-ce qui a produit cette force si terrible, ce pouvoir, que dans son orgueil il disait éternel—son renversement! Disons-nous, comme tant d'autres, que ce fut son excessive étendue qui causa sa décadence? Otez les causes de désunion morale, je ne vois rien qui puisse empêcher une civilisation uniforme, de parvenir au plus haut point de grandeur et d'extension. Aimons-nous mieux expliquer sa ruine par les inondations des hordes barbares qui vinrent à différentes époques rugir jusqu'aux portes de sa capitale, mieux vaudrait dire qu'il a péri comme un Mammoth au milieu des glaciers du Nord. Non, avec de bien moindres ressources, Rome avait pu résister à de plus violents orages. Ce qui causa sa perte, ce ne fut pas un coup subit, mais bien une paralysie. Le flambeau de la

religion avait commencé à palir, on avait oublié les croyances et l'honneur sacré de la République, ainsi que le désintéressement qui en faisaient autrefois la force. Il n'y avait plus le sacré sentiment de l'union, pour restreindre la fougue des appétits et la licence des volontés particulières, les passions individuelles sur l'extinction desquelles tout empire repose, s'étaient débordées avec une force, qui avait rendu sa chute nécessaire. Cependant ce n'était pas que les conditions d'une union sociale fussent devenues désormais impossibles, puisqu'au milieu de cette corruption, dans un coin reculé de villes abandonnées, un nouveau rayon de vie perçoit les ténèbres, comme au désert une jeune fleur isolée, qui commence à poindre au milieu des feuilles mortes et rongées. Quelques Hébreux esclaves et regrettés ont entendu le murmure divin qui leur venait de la Palestine et par lui ont découvert qu'il allait naître un règne d'amour et d'espérance dans lequel se confondraient les cœurs et qu'allait bientôt proclamer les martyrs. Tandis que Rome aux abois luttait encore contre sa chute avec les convulsions d'un géant, le Christianisme, encore en son berceau, guérissait le monde, malgré lui des maux que l'insensé s'était faits à lui-même, et l'appellait à connaître et goûter sous son étendard les douceurs de ces lois simples et sublimes. Depuis ce temps le Christianisme est devenu la base de la civilisation européenne qui ne devra jamais compter les instans de sa durée que par ceux de son union intime avec lui.—*Rev. James Martinau.*

Les maux de la vie, ressemblent beaucoup à ces hauteurs, qui de loin allarment tant les voyageurs ; la difficulté de les surmonter diminue à mesure, qu'on en approche.

Il est bien vrai de dire que celui qui quitte un ami pour une faute, connaît bien peu la nature de l'homme, et qu'il prouve par là, que son cœur est aussi froid, que son jugement est faible.

DES HOMMES ARTISANS DE LEUR FORTUNE.—Christophe Colombe fut tisserand, Franklin fut imprimeur, Massillon aussi bien que Fletcher s'élevèrent des plus basses conditions, Niebur fut paysan, Sixte V. garda les cochons, Rolin était fils d'un coutelier, Ferguson et Burns, poètes écossais furent bergers, Esope était esclave, Homère fut mendiant, Daniel Devo fut apprenti chez un fabricant de bas, Démétrios était fils d'un coutelier, Hogarth était graveur en plomb, Virgil était fils d'un boulangier, Guy apprenti chez un marchand de soie, Ben Johnson fut maçon, Prideaux fut employé à balayer le collège d'Exeter, Akenside était fils d'un boucher, Pope le fils d'un marchand, Cervantes fut soldat, Gifford et Bloomfield furent cordonniers, Howard fut commis de marchand épicié, Halley était fils d'un savonnier, Richard Arkwright fut barbier pendant plusieurs années, Canova était fils d'un tailleur de pierre, Belzoni était fils d'un barbier, Blackstone était fils d'un drapier, Blacklock naquit de parents très pauvres, Buchanan fut soldat, Butler était fils d'un fermier, Catherine de Russie naquit de parents paysans, Cook fut mousse à bord d'un vaisseau marchand,

Curran était fils de parents très pauvres, Sir Humphrey, David était fils d'un sculpteur, Drake était fils d'un berger, Hunter fut apprenti charpentier, Falconer était fils d'un barbier, Hayden était fils d'un pauvre charron, Herschel était fils d'un musicien, Johnson était fils d'un libraire, Milton fut maître d'école, Parke était fils d'un regrattier, Pizarre n'apprit jamais à lire en son enfance, il garda les cochons, Pollock était fils d'un charpentier, Allen Ramsay était fils d'un mineur. Raphael était fils d'un paysan, Richardson était fils d'un menuisier, Shakespeare fut domestique, Stone travailla comme jardinier et apprit lui-même à lire, Kirkc White était fils d'un boucher.

COMMENT PRÉPARER LE POISSON SALÉ.—On rencontre souvent des morceaux de linage et morue ordinaire, aussi durs que du bois, et aussi salés que la saumure même ; la raison en est qu'ils n'ont pas trempé dans assez d'eau, on les met au pot, on les fait bouillir jusqu'à ce qu'on les croit présentables et on les sert de même. Préparé de la sorte le meilleur poisson salé n'en vaut rien. Pour bien préparer la morue il faut qu'elle trempe au moins 12 heures dans assez d'eau pour la couvrir entièrement, prise alors et grattée avec une brosse rude ou morceau de drap ordinaire, on doit la laisser sécher pendant 6 ou 8 heures sur une planche ou une pierre. Après quoi on doit la remettre dans de l'eau tiède et que l'on doit garder en cet état de tiédeur aussi longtemps que le poisson doit y rester. Laissez-le là 10 ou 12 heures, jusqu'à ce qu'il s'étende et s'épaississe et qu'il devienne tendre et souple ; on regarde le lait chaud mêlé avec de l'eau, comme un bon moyen de l'adoucir et d'en augmenter la saveur. Il y a quelques personnes qui mêlent du vinaigre à de l'eau pour en extraire le sel. Toutefois il faut le faire tremper à deux reprises différentes, si l'on veut en extraire le sel et l'odeur de rance qu'il peut avoir. L'eau dans laquelle on a laissé une première fois le poisson jeter son sel, conserve encore assez de force pour qu'on puisse l'y conserver long temps. *Piscatur.*

A l'Editeur du *Mark Lane Express.*

MONSIEUR,—J'ai lu une lettre écrite par Mr. Hillyard dans le *Herford Journal*, extrait de votre papier et où il parle des améliorations que les arts mécaniques ont apportées aux différents ustensiles d'agriculture, tout en remarquant qu'on n'avait pu exécuter encore les promesses de la chimie. Je pense pourtant que nous sommes enfin sur le point de les mettre en pratique, car je vois, que la classe éclairée convient de commun accord, que de tout ce que les différents grains contiennent d'ingrédients, ils en augmentent d'autant le sol après leur consommation. En jetant les yeux sur l'analyse du bled, de l'orge, de l'avoine, du seigle, je vois qu'environ les 7-10 sont composés de Silice que les terres ne contiennent qu'en petite quantité ; excepté pourtant celles qui sont auprès des villes (et qui en reçoivent les fumiers qui contiennent les 2-5 de sels que renferment le bled et la paille) puisque c'est surtout dans les villes que se fait la consommation principale de ces deux articles.

Les fermiers qui ne jouissent pas de l'avantage de la

proximité des villes, n'ont pour l'engrais de leur terre que les 3-5 des sels, qu'en retirent annuellement leurs moissons. Il est évident que les engrais provenant de la consommation des bleds et de la paille, doivent rendre au sol ce qu'ils en ont extrait, puisque ces sucs viennent de lui.

Un ami m'a envoyé une copie de l'analyse d'une masse de végétaux pétrifiés, qu'on a découverte sur la terre de Mr. Lloyd, près de la ville de Hay, Breconshire, et qui contient tous les ingrédients constitutifs du bled et de la paille. Ci-suit une copie du rapport de l'analyse faite par le Professeur Phillips à Londres.

Analyse du 1er. 13 pieds d'épaisseur.	Analyse du 2e. 25 pieds d'épaisseur.
Silice,.....61.8	Silice,.....70.40
Alumine,.....12.1	Alumine,.....17.68
Peroxide de fer,.....10.8	Peroxide de fer,..... 7.40
Carbonate de chaux..... 7.8	Carbonate de chaux,.... 1.20
Matières végétales,..... 3.2	Matières végétales,..... 0.82
Suc,.....2.6	Suc,.....1.48
Total 98.3	Total 98.98

Je pense que 5 à 6 quintaux de ces matières suffiraient par chaque acre pour son engrais.

UN FERMIER.

Herfordshire, Nov. 28. 1843.

MARTINGALE A VACHE EN NORMANDIE.—Il se récolte en France pour environ soixante dix millions de francs en cidre, qui forme la boisson ordinaire d'une partie des habitans; celui de Normandie est surtout estimé: les affiches de cabaret ou de café en font foi. *Bon cidre de Normandie*, en gros caractères sur un volet ou sur un transparent, tel est l'appel provocateur auquel ne résistent pas toujours les habitués de la loge du portier, aux premières soirées d'hiver, lorsque les marrons arrivent à Paris, et que les locataires reviennent de la campagne. Que d'histoires et de nouvelles! on en a long à conter, tant sur les champs que sur la ville. Le cidre pétille, les marrons s'épluchent, et la langue va son train, comme ailleurs, comme au premier étage, comme au cinquième, comme partout, car partout où l'on boit en compagnie, on jase, singulier effet des boissons! et trop souvent l'on médite, comme si on n'était pas assez disposé à médire sans cela. En Normandie donc, d'où nous vient ce bon cidre qui ranime les langues des commères et des compères, les pommiers forment une des grandes richesses du fermier, mais il y a aussi force troupeaux, force belles vaches qui nous donnent cet excellent beurre, dont il se consomme une si grande quantité dans Paris. Or, les vaches vont paître dans les champs, et les champs sont complantés de pommiers par rangées. Elles sont friandes ces grasses mamans, alléchées par les jeunes pousses et les feuilles tendres; elles auraient bientôt mangé les récoltes en fleurs et transformé en lait tout le cidre futur.

Que fait-on pour imposer un frein à cette gourmandise coiteuse et active? On martingale. Pensez une de ces bonnes vaches dument martingalée sous un pommier, on a passé entre ses jambes de devant le licou qui dans l'étable la tient à la crèche, et on l'a attaché à la sangle dont son corps est entouré. Qu'elle lève le nez maintenant, que la verdure étendue en parasol sur sa tête lui fasse oublier la verdure qu'elle foule aux pieds, fruit nouveau tente toujours!

et nous verrons bientôt sa tête ramenée en bas, d'autant plus vivement qu'elle l'aura plus vivement élevée. Ainsi Tantale était; ainsi tant d'autres! que dis-je?...ainsi nous sommes tous: pâtre et soldat, professeur et boutiquier, artiste, cordonnier, roi, czar, journaliste, ou président de république; ainsi tous nous sommes tentés, tentés à chaque instant, tentés à chaque pas, le jour, la nuit, en tous lieux, à tout âge, et tous nous sommes martingalés par la réalité de la vie.

Telle est la volonté de la Providence qui, en prodiguant ses bienfaits, exige que le discernement et la modération président à l'usage qu'on en peut faire.

LAVAGE DES ETOFFES DE LAINE.—La méthode de laver les étoffes de laine, de manière à les empêcher de se retirer est une chose de si grande utilité dans le ménage, qu'on ne trouvera pas hors de propos qu'on en dise ici quelque chose. C'est avec plaisir que nous transmettons à nos lecteurs ce procédé si simple.

On doit savonner et laver toutes les étoffes de laine, d'abord dans l'eau bouillante, et aussitôt qu'elles sont nettoyées, les mettre en l'eau froide, on les tord, puis on les fait sécher.

CULTURE DES TERRES NEUVES.—MOYEN D'EMPLOYER LES JOURNALIERS.—Lord Portman présenta tout récemment à l'assemblée de la Société Royale d'Agriculture en Angleterre un mémoire que beaucoup de riches propriétaires devraient prendre sous leurs plus sérieuses considérations, puisqu'il tend à prouver qu'il est très possible d'améliorer une terre stérile sans beaucoup de frais, et avec l'espérance d'en retirer des profits, tandis que par l'introduction du travail de la bêche, on procure de l'ouvrage à un grand nombre d'ouvriers sans emploi, et qu'on diminue par là le nombre des pauvres. Voici cette communication en substance. Sa grandeur qui possède de grands biens dans le Dorsetshire, trouva qu'une de ses terres appelée "Shepherd's Corners" d'environ 200 acres en superficie, ne lui rapportait qu'une rente nominale de 2/6 par acre. Il y a environ 15 ans il résolut d'y faire quelques expériences, il donna ordre en conséquence à son Intendant d'en faire six divisions, à la culture desquelles il employa les ouvriers qui ne pouvaient trouver assez d'ouvrage dans les fermes voisines, pour les employer continuellement. Les trois premières années il ne retira rien, car avec les bêches on n'avait pu remuer que la surface du sol. Les années suivantes on les sema de navets pour la nourriture des moutons, jusqu'à ce qu'on les trouvât propres à recevoir la semence de millet et de bled. La récolte en fut modique d'abord, mais pourtant suffisante, pour payer les frais de l'exploitation. Au bout de 15 ans la somme des déboursés y compris la rente d'une demie couronne par acre, ainsi que les charges imposées par les titres se montait à un peu plus de £10,000, et le produit de la vente des récoltes, sans y comprendre les frais de la nourriture des moutons, excédait cette somme de £88, indépendamment de la récolte qu'il y doit recueillir en Septembre prochain, le produit comparé à un travail de 15 ans en paraît sans doute un bien faible compensation, mais comme l'a très bien remarqué Lord P., comme fermier il n'a rien perdu, tandis

que comme propriétaire il a beaucoup gagné, puisque maintenant ses terres ne cèdent en rien aux fermes voisines. Et d'ailleurs il a pu procurer en les exploitant, du travail à plusieurs cents hommes, qui, sans cette ressource, auraient été à charge à toute la commune.

METHODE POUR EMPECHER LES FAULX, &c. DE ROULLER.
 --Pour empêcher les faulx, les faucilles et autres instruments aratoires de rouiller, quand le temps de s'en servir est passé, nettoyez les et exposez les au feu, jusqu'à ce qu'ils soient assez chauds pour fondre la cire, alors frottez les en; (un sou de cire suffit pour une faulx) mettez les alors sans les couvrir dans un endroit, qui sans être chaud soit exempt d'humidité. L'usage ordinaire pour les préserver de la rouille est de les entourer de liens de foin, mais en hiver ce moyen est bien peu sûr, parce que l'humidité s'y glisse facilement.—*Farmers' Magazine.*

L'ANGUILLE ELECTRIQUE DANS LA "ADELAIDE GALERY."—Comme si l'anguille eut compris mon dessein, sitôt qu'elle m'aperçut les bras élevés et les manches de ma chemise retroussées, et tout préparé à la saisir par les deux bouts à la fois, elle se retira à l'autre bord du bassin et resta dans cette position, tant que je gardai la mienne. Je me retirai alors, et pris une air d'indifférence attendant qu'elle eut fini ses mouvements onduleux. Profitant alors du moment favorable je m'élançai à l'eau et la saisis fortement par les deux bouts. Quoique je fusse préparé à tout événement, la commotion que j'éprouvai fut, il y a toute apparence bien forte, car aussitôt que j'eusse retiré mes mains de l'eau, je vis les amis qui m'entouraient, m'examiner, et me railler sur la pâleur de ma figure. Néanmoins le coup que je ressentis ne fut pas aussi fort que celui qu'éprouva le célèbre écrivain Basil Hall, qui dans une expérience semblable fut renversé sous le coup. Mais je crois pouvoir comparer le choc que j'éprouvai à celui d'une forte batterie hydro-électrique.—*Diary of a German Naturalist.*

LONGEVITE D'UN MOUTON.—Mr. J. Gibson, fermier d'une des terres de Wm. Roddam, Ecuier, Seigneur de Roddam, a un mouton âgé d'environ 20 ans. Ce patriarche du troupeau les a guidés bien de fois aux hauteurs de Hedge Hope, et les a ramenés au milieu des orages sains et saufs à la bergerie. Il prédit l'orage avec une précision étonnante, et n'a perdu encore qu'une dent incisive, quoiqu'il ait perdu toutes ses dents molaires. Quoique l'âge l'ait beaucoup affaibli, cependant Mr. G. espère que ce vénérable guide conduira encore ses camarades au pâturage.

MARCHE CHINOIS.—Les fripiers chinois entrent sur la place du marché, ou bien seulement descendent de leurs jonques, sans s'en éloigner, sur le rivage, ils portent aux extrémités d'un jonc des paniers qui contiennent des chats, chiens, rats, ou des oiseaux soit domestiques, soit sauvages, et généralement vivants. Les chiens qu'on préfère d'avantage sont une espèce de petits épagneuls. Ces pauvres

animaux paraissent abattus de leur emprisonnement mais les chats par leur miaulement continuuel semblent ne jamais désespérer d'échapper au sort qu'on leur destine. Pour ce qui concerne de telles viandes, les rats préparés à la boucherie (car on ne les apporte jamais vivants au marché) ne sont nullement dégoûtants, comme on pourrait le croire, ils sont préparés proprement, suspendus avec symétrie et attachés au jonc dont on a parlé. Ainsi ces animaux fournissent leur quote part d'utilité à la société, et le mandarin qui pour donner le HAUT GOUT à ses soupes les compose de ces chairs avec un mélange de lait de jument et sang de canard, a droit d'attendre de ses amis ces compliments de bonne cuisine, qui sont de mode, il paraît, au céleste empire, tout ainsi qu'en Europe.

AMOUR MATERNEL CHEZ LA BALEINE.—La baleine aime beaucoup son petit, sitôt qu'elle voit le péril, elle s'attache à lui, pour ainsi dire, et le cachant sous ses nageoires, elle tâche de l'entraîner hors de danger.

On l'a souvent vu emporter son baleinau après qu'on l'a tué.

Quelques fois pourtant elle paraît furieuse, et rien ne l'arrête alors, ni ne l'occupe. Si le baleinau a été une fois blessé, sa mère ne le quitte pas. Les Baleiniers disent que les jeunes baleines ont ordinairement moins d'affection pour leurs petits que les veilles, et qu'elles les abandonnent au moindre danger. C'est pourtant cet attachement de la baleine à son petit, qui cause sa destruction, sitôt le baleinau tué, il est facile de s'emparer de la mère.

Le Journal d'Agriculture Canadien.

MONTRÉAL, JANVIER, 1844.

Le commencement d'une nouvelle année nous paraît un moment bien favorable, pour faire un examen de l'état de nos affaires. Si leurs résultats n'ont pas rempli notre attente, nous devons en chercher la cause, y remédier s'il est possible et chercher des moyens plus sûrs pour l'avenir. On ne peut disconvenir que depuis que les bleds ont manqué, l'état des cultivateurs du Bas-Canada a subi une bien forte altération. On n'en peut excepter que ceux, qui ont dû leur état de bien-être continuuel à des situations favorables, ou à d'autres causes semblables. Jusqu'à 1835 le bled était le seul produit de l'agriculture Canadienne, sa disparition devait donc entraîner celle de toutes nos ressources, n'ayant aucun autre produit que nous pussions porter aux marchés étrangers et les droits trop élevés en Angleterre sur l'exportation des viandes salées, du beurre et du fromage de ce pays, ne nous permettant pas d'en faire aucune exportation. Il faut du temps pour introduire un changement dans les produits d'un pays et en faire connaître les moyens. Nous pouvons avoir ici d'aussi bon bœuf, cochon, mouton, beurre et fromage, qu'on en a dans les Isles

Britanniques, mais il nous faut auparavant adopter le système, qu'on suit dans ces pays là, par rapport au paturage, ainsi que du soin qu'on y apporte à n'avoir que de bonnes races d'animaux, à les bien nourrir, et de la méthode enfin de faire le beurre et le fromage. Il serait ridicule d'attendre de nos animaux, avec nos paturages, que leurs produits égalassent ceux de l'Angleterre, où l'on s'occupe si particulièrement de ces objets. Nous ne devons attendre de résultats aussi favorables, que lorsque nous aurons mis en pratique le système d'économie suivi en Angleterre aussi strictement que possible. Jamais temps fut plus favorable que celui-ci pour introduire en ce pays un nouveau mode de culture et nous le recommandons particulièrement. Les marchés d'Angleterre nous sont ouverts à des conditions avantageuses et nous perdrons infailliblement le commerce si nous laissons les étrangers les approvisionner à notre place. Nous avons tous les moyens de le faire, il ne nous en manque que l'application judicieuse; nous avons des terres, qui n'ont besoin que d'être bien cultivées pour nous être aussi profitables que l'est le sol de l'Angleterre en général. Mais nos efforts pour l'exécution de ce que nous soumettons à l'attention de nos lecteurs seront toujours inutiles, tant que nous n'aurons pas l'aide et le secours des classes aisées et instruites pour la recommander à la masse du peuple qui attend toujours leurs opinions, avant de croire aux résultats d'un plan nouveau qu'on lui propose. On a tort d'accuser nos cultivateurs de l'état stagnant de l'agriculture puis qu'on n'a encore recherché aucun moyen de les instruire, pour leur faire adopter un meilleur système. On rencontre si rarement des personnes disposées à sacrifier leur temps et leur argent pour l'instruction du peuple; et le nombre de personnes assez riche pour avoir des fermes-modèles est si peu considérable. Il faudrait presque une fortune pour pouvoir se procurer les meilleurs races d'animaux, ainsi que des instruments aratoires qui fussent parfaits; mais celui qui peut en faire l'acquisition, fait bien de se les procurer. Le manque de capital fait naître pour le cultivateur mille objections à l'introduction, qu'il voudrait faire de nouveaux systèmes sur ses terres. En Canada il y a beaucoup de fermes qui manquent même du nécessaire pour leur exploitation. Comment veut-on que l'agriculture fasse des progrès! Il est sans doute bien vrai, que l'introduction de meilleurs systèmes d'agriculture est un sûr moyen d'augmenter les capitaux, mais pour cela il faut quelque chose de plus, qu'une bonne théorie, il faut les efforts réunis de ceux qui ont l'intérêt du pays à cœur, pour la promouvoir et la faire exécuter, puisqu'elle doit avoir de si bon résultats. L'exemple vaut mieux que le précepte pour faire adopter au peuple des moyens nouveaux, fut-ce même pour son propre avantage. Commençons donc enfin et éclairons les fermiers canadiens jusque dans les recoins les plus reculés du pays. Que nos instructions soient régu-

lières et constantes, il n'est pas naturel que les hommes regrettent longtemps ce que la raison et la science leur suggèrent pour leur propre progrès. Quelques uns refuseront de se rendre sans doute, mais non pas tous, et l'exemple de ceux-ci ne peut tarder à vaincre l'obstination de ceux-là. D'ailleurs nous n'avons pas le droit de croire qu'on rejettera nos propositions avant que nous ne les ayons auparavant offertes. La publication d'un Journal politique, que nous pourrions entreprendre nous promettrait sans doute une circulation plus étendue que nous n'avons à attendre pour celui-ci, mais après réflexion nous préférons notre première détermination, persuadé que nous sommes, que l'agriculture est le fondement le plus solide du bonheur d'une nation policée. Nous n'attendons pas de plus douce récompense pour nos faibles efforts que d'avoir contribué à la propager. Les sociétés d'agriculture en Irlande ont envoyé des jeunes gens dans les Pays-Bas pour qu'ils puissent y apprendre une méthode plus efficace de cultiver le lin. Le Canada, nous le croyons, est égal, (s'il n'est pas supérieur aux Pays-Bas) pour la production du lin et du chanvre, et cependant nous ne nous en sommes encore jamais occupés. Le premier avantage que nous retirerions de la culture de ces plantes sur un grand pied, serait d'abord l'établissement de manufactures qui les achèteraient des cultivateurs et le second, que nous pourrions en faire un grand objet d'exportation sur les marchés étrangers, en même temps que nous pourrions y envoyer notre bœuf, notre lard, beurre, fromage, &c. ce double produit serait aussi d'une grande conséquence pour nous.

On ne prend pas généralement en ce pays assez garde que le beurre destiné à l'exportation ne doit être mis que dans une seule espèce de barils (nous en donnerons le dessin dans notre prochain No.) comme nous l'avons souvent remarqué. Nous attendons beaucoup de la co-opération de la société d'agriculture établie à Montréal (siège du Gouvernement) pour l'avancement de l'agriculture, le peuple recevrait avec confiance toutes les instructions qui en pourraient découler. Quel malheur qu'on ait presque renoncé jusqu'ici au projet d'introduire des améliorations dans une branche qui forme le seul moyen de subsistance aux 9-10e de la population Canadienne. On pourrait y joindre un musée, un dépôt d'instruments aratoires, des différents grains, &c. une bibliothèque et un Journal d'Agriculture, qu'on publierait tous les mois en français et en anglais. L'avantage qu'une paroisse retirerait de l'exécution de ce plan, surpasserait de beaucoup les dépenses qu'elle occasionnerait. On nous accusera peut-être d'une exaltation outrée, mais qu'on l'exécute, et nous répondons du succès. D'ailleurs ce n'est rien de nouveau que nous proposons là, puisque ce plan, il n'est presque pas de pays civilisé où on ne le suive. Nous avons d'ailleurs l'exemple des personnes les plus distinguées de la mère-patrie qui encouragent de tout leur crédit, ce qui peut tendre aux progrès de l'agriculture. Le Trésorier des forces fit les remarques

suyvantes à une assemblée d'Agriculture à Feversham.

« Il dit, qu'il ne prétendait pas donner des avis à ceux qui connaissaient mieux que lui la pratique en agriculture, mais qu'il se permettrait de leur dire, que dans tous les temps et surtout dans les circonstances actuelles, ils devaient prêter la plus sérieuse attention aux occupations auxquelles ils s'étaient voués.

A la dernière ouverture de la Chambre Législative en Belgique, le Roi leur fit les observations suivantes sur l'agriculture :—

Mon Gouvernement s'appliquera surtout à établir un système solide d'agriculture qui puisse servir à l'industrie ainsi qu'aux finances.

La Belgique si vantée pour son agriculture est cependant encore entourée de terres infriches. Mon Gouvernement demande vos instructions à cet égard.

Ainsi l'on voit que ce Gouvernement de la Belgique regarde l'agriculture comme un point bien important pour un pays.

Mr. Webster observa dans une assemblée à Rochester que de toutes les choses importantes à la vie, la première était l'agriculture.

Si nous adoptions les plans suivis en Angleterre, nous verrions bientôt l'agriculture Canadienne changer de face et toutes les classes profiter de ses progrès. Le ciel nous fit présent d'hommes instruits et éclairés, ils n'ont qu'à faire valoir leurs talents, pour assurer à leurs concitoyens tout le bonheur dont ils peuvent jouir ici bas.

Dans le *Mark-Lane Express* du 4 Décembre dernier, nous voyons que le prix du lard canadien de première qualité est de 44 à 46s. par barril, celui de seconde qualité de 40 à 42s. Le jambon fumé vaut de 54 à 68s. et le salé de 32 à 36s. le quintal, et les droits sur l'entrée 2s. 6d. par quintal. On évalue le lard des Etats-Unis de première qualité de 37 à 50s. le barril, tandis que celui du Canada n'est estimé que de 20 à 26s. Nous espérons que le bœuf que l'on a exporté l'automne dernier nous rapportera autant que celui des Etats-Unis. On a grandement tort de penser qu'on ne peut élever ici des animaux qui nous produisent du bœuf de la meilleure qualité, mais c'est aussi bien mal raisonner que de songer à en avoir, sans chercher les moyens d'améliorer et d'augmenter nos pâturages. Ce ne sont pas les animaux les plus lourds qui produisent la meilleure viande, on paye à Londres les bœufs et les moutons de moyenne grosseur 2 sous plus cher la livre que les gros animaux. Il vaut bien mieux n'élever que de petits animaux en les bien nourrissant, que d'essayer d'élever des gros animaux, et ne leur donner qu'une nourriture insuffisante. Nos meilleurs agronomes sont d'opinion que les animaux de moyenne taille sont mieux appropriés au climat et au sol du Canada que ceux de la grande race et qu'ils nous payent mieux, soit des soins qu'on leur donne,

soit de la nourriture qu'ils consomment; qu'on les garde pour leur lait ou bien qu'on les destine à la boucherie. Néanmoins de quelque taille qu'ils soient, on doit en avoir beaucoup de soin parcequ'on peut les employer à divers usages. Dans nos prochains Nos. nous donnerons quelques extraits de nos meilleurs auteurs sur la méthode consacrée par l'usage pour l'engrais des bêtes à cornes, des cochons et des moutons, la conduite de la laiterie, ainsi que des instrumens dont on y fait usage.

Nous avons déjà fait part à nos amis et à nos souscripteurs de notre détermination de ne point parler de politique, cependant nous nous efforcrons toujours de démontrer aux habitants de cette Colonie (la classe des cultivateurs en particulier) les avantages qu'ils peuvent retirer de l'immigration, et de leurs rapports avec la Grande Bretagne. Il n'y a pas de Colonie Anglaise qui puisse profiter plus que l'Amérique Anglaise, de ses correspondances avec les Isles Britanniques. Nous possédons tant de bonnes terres qui pour leur exploitation et pour approvisionner les marchés d'Angleterre ne demandent que des capitaux, du travail et de l'habileté. En obtenant ces moyens de la mère-patrie, nous pourrions plus que les lui rendre; la surabondance que nous en retirerions, nous mettrait en état d'acheter le produit de ses manufactures. Nous avons beaucoup de grands avantages. Que ne pouvons nous bien comprendre notre situation et faire un usage judicieux des dons que la nature a mis à notre disposition?

Nous promettons de plus à nos lecteurs de leur faire quartier du sujet si sec de l'économie politique, quoique pourtant nous ne prétendons pas ravalier l'importance de cette matière. Les traités sur l'économie politique ont produit beaucoup de bien sans doute, mais nous avouons que leurs auteurs seraient souvent fort en peine de démontrer clairement les propositions qu'ils avancent. Leurs écrits pourtant ont été cause que bien des hommes de talent se sont occupés de points importants à la société en général et qui sans eux n'y auraient peut-être jamais pensé.

LA SAISON.—Nous avons eu cette année l'hiver près d'un mois plus tôt que de coutume, c'est-à-dire vers le 27 d'Octobre. Cependant quelque temps après nous avons eu encore d'assez beaux jours pour nous permettre de labourer. Depuis le premier de Janvier, le froid a été continu, et il est tombé beaucoup de neige. C'est avec peine que nous avons à parler du grand nombre d'ouvriers sans emploi de Montréal, et de Lachine; on nous a assuré que grand nombre d'eux était absolument dans la détresse. Pour s'en convaincre, en effet, il suffit d'examiner leurs logements. Les cultivateurs à cette époque de l'année ne peuvent employer que peu de journaliers, et à moins

que leur emploi aux travaux publics ne leur donne les moyens nécessaires de subsistance, ces malheureux devront souffrir beaucoup de privations. Nous regrettons beaucoup d'avoir à remarquer que bien des malheureux manquent d'habits, de bois et de pain, articles si nécessaires à la vie pendant nos rigoureux hivers du Canada. Espérons que le temps n'est pas loin où la prospérité et les améliorations de l'agriculture donneront de l'emploi plus que suffisamment à toutes les professions, et que l'intérêt du pays en général augmentera en raison de l'activité des travaux des particuliers.

COMMERCE NOUVEAU—PROVISIONS ÉTRANGÈRES.

Nous tirons l'extrait suivant des derniers journaux Anglais. Il montre que la valeur de nos provisions sur les marchés d'Angleterre dépend tant de leur quantité que du soin qu'on apporte à leur préparation. Les avantages que nous offrent l'accès à ces marchés doivent nous intéresser au progrès de l'agriculture qui seul peut nous les procurer. Messrs. Keeling et Hunt, Pudding-lane, ont vendus des provisions étrangères par encan, la nouveauté de cette vente y attirant un grand nombre de personnes. Nous produisons un rapport de ce qui s'y est passé. Il vient d'une personne qui y a pris beaucoup d'intérêt :—

“ Mr. Keeling observa que c'était à la demande de deux des premières maisons d'importation de Londres, qu'il tachait d'introduire ce nouveau plan de vente de provisions étrangères espérant par là restreindre en de justes bornes les courtiers qui profitaient de leur facilité d'introduire les productions d'Irlande pour exclure ceux de l'étranger qu'ils étaient résolus de continuer dans cette méthode même en faisant des sacrifices, soutenus qu'ils étaient par un grand nombre de marchands, et quelques oppositions que dussent faire les monopoleurs ; ils persisteraient toujours.

Les provisions que l'on apporta pour l'encan ce jour là, consistaient en 22 tierces de bœuf de 1ère qualité, contenant 304lbs. chacune, de New York, et que l'on vendit 68s. la tierce. Un second lot qui venait du même port, par le Westminster, et composé de 20 tierces de 336lbs. chacune, fut vendu aussi 68lbs. la tierce. Le dernier lot de 17 tierces, de Montréal, fut vendu de 67s. à 68s. la tierce. L'échantillon de ce dernier lot, montré au bureau des courtiers, fit voir qu'il égalait la seconde qualité de celui qui nous vient d'Irlande. Il nous semble pourtant que les animaux dont ces dernières viandes provenaient n'avaient pas été aussi bien nourris que ceux d'Angleterre.

Nous pensons que si les Américains se donnaient la peine de quelques améliorations à la race et la nourriture de leurs animaux, le bas prix de ces produits engagerait ceux dont le commerce consiste à les importer, à faire cette importation sur un bien plus grand pied par l'espoir du profit si considérable qu'ils rap-

portent. Le prix qu'on retire par ces ventes, varie de 2½ à 3d. par livre et on a remarqué que des achats considérables faits par un marchand bien connu, avaient donné une grande vogue à la vente. Le retard qu'on apporte à la vente de ces provisions peut causer au propriétaire un grand dommage, qu'on doit éviter, en les vendant promptement. L'adoption, à Londres, du plan des ventes hebdomadaires qui se font à Liverpool serait un moyen d'engager les détailliers de la ville et les marchands de campagne à se trouver aux marchés de cette ville. Ce plan est suivi avec succès dans la vente des produits coloniaux, du suif, &c., et nous pouvons assurer les marchands qui font gros commerce de fromage Américain, qu'ils peuvent compter sur un produit d'au moins de 5s. à 10s. par quintal. On éviterait de grandes pertes sur le bœuf, le lard, et le jambon étrangers, qui se gâtent dans les magasins, en les envoyant aux ventes publiques qui sont plus expéditives. La prompte circulation de ces produits (qui perdent de leur valeur en restant longtemps dans les dépôts) a le double avantage de permettre à la classe ouvrière de les acheter à bas prix, et aussi de remplir les vues du Gouvernement, en mettant le tarif de Sir Robert Peel en pleine opération.—*Post, City Article.*

Nous avons pris la liberté d'adresser notre Journal à beaucoup de personnes que nous n'avons pas pourtant encore l'honneur de compter parmi nos souscripteurs. C'est notre connaissance personnelle de leurs intentions bien marquées pour tout ce qui a rapport à l'utilité publique qui nous a engagé à cette démarche. Nous regarderons comme souscripteurs ceux qui ne nous remettront pas le Numéro que nous leur avons envoyé et nous leur enverrons régulièrement nos prochaines livraisons.

NOUVELLE MANIÈRE DE CULTIVER LE FRAISIER.

La manière habituelle de cultiver le fraisier a plus d'un inconvénient. Lorsque la pluie tombe, sa frêle tige ploie sous le fardeau et s'affaisse, le fruit se penche sur le sol trempé d'eau, et bientôt ses tendres et belles couleurs sont souillées de boue. En tout temps les insectes qui restent sur la terre, les limaces rampantes, le dévorent ou le flétrissent de leurs sales atouchemens.

On a imaginé un nouveau procédé de culture qui non seulement protège le fruit contre les souillures de la terre, et contre la plupart des insectes, mais qui permet en outre de pouvoir planter un plus grand nombre de fraisiers sur un terrain donné. Ce procédé, depuis longtemps en usage dans plusieurs pays, par exemple en Ecosse et en Angleterre, a été signalé par M. Robinson à la société royale et centrale de la Seine, et à la société d'horticulture de Paris.

On élève, avec la terre propre au fraisier, un ou

plusieurs trapèzes de la hauteur d'un mètre, sure un longueur qu'on détermine à volonté. Ces espèces d'espaliers doubles, en forme de pyramide, sont ensuite revêtus de briques posées à plat. A l'extrémité de chaque brique, on ménage une ouverture large d'un pouce pour la tige du fraisier, plantée dans la terre du trapèze, vis-à-vis cette ouverture, afin qu'il puisse en sortir sans obstacle et venir développer librement ses feuilles et sa fructification à l'air et au soleil.

Cette ingénieuse invention est assez dispendieuse pour être difficilement accueillie par les simples jardiniers; mais elle pourra devenir peu à peu en vogue chez les amateurs d'horticulture. Mr. R. dit qu'un trapèze ne rapporte que pendant trois ans. Mr. Poiteau a indiqué dans la Revue Horticole quelques modifications qu'il croit avantageuses, relativement au mode de construction du trapèze, à la dimension des intervalles entre les briques, et à la plantation des fraisiers.

L'assemblée annuelle de la société d'agriculture du District de Montréal, pour l'élection de nouveaux officiers, a eu lieu le 18 courant au Palais de Justice. Charles Penner, écr. de Lachine fut élu président, ses services passés dans cette charge étaient un sûr garant de sa nomination. A. M. Delisle, écr. et John Drummond, écr. furent élus 1^{er}. et 2^d. vice-présidents. On a aussi formé le comité général pour l'année prochaine, et nous avons eu le plaisir de remarquer sur la liste grand nombre de messieurs bien connus par leur esprit d'entreprise et leur empressement pour tout ce qui peut avancer les progrès de l'agriculture. Nous avons reçu les procédés de l'assemblée trop tard pour nous permettre de les publier.

PHOSPHATE DE CHAUX.—On a calculé qu'une personne qui consomme journellement un livre de pain de bled, reçoit par année dans son intérieur environ 3½ lbs. de phosphate de chaux. Cette circonstance (dit le Albany Cultivator) explique pourquoi le pain de bled est si supérieur au pain fait d'autres grains, le phosphate de chaux formant un des principaux éléments dans la constitution humaine. On en trouve dans le lait, où la nature semble l'y avoir mise pour la nourriture particulière des jeunes animaux, d'après le fait remarquable que sitôt qu'ils peuvent prendre d'autre nourriture, cette substance du lait se perd en proportion. Il entre beaucoup de phosphate de chaux dans les sécrétions des animaux formés, mais on n'a pu la découvrir chez les jeunes animaux, qui la consomment dans leur nutrition. La coquille de l'œuf est formée de cette substance, et le Dr. Paris a remarqué ce fait singulier que si l'on brisait les jambes d'une poule, elle ne pondrait que des œufs sans coquille, jusqu'à son entière guérison, cette brisure faisant alors changer le cours de la circulation de ces sels qui entrent ordi-

nairement dans la formation de la coquille. Le manque de phosphate de chaux dans la cour où vivent les poules, produit le même effet sur leurs œufs. C'est un fait remarquable, que quoique les grains contiennent le phosphate de chaux, cependant leur paille ne contient que du carbone qui est après l'eau le principal soutien de la végétation.—*Farmers Encyclopédie.*

CAUSE DE LA MORT DE DIFFERENTS ANIMAUX.—Le célèbre agronome allemand, Wait, donne le tableau statistique suivant qui établit la proportion des animaux qui meurent en son pays, d'après les remarques de plusieurs personnes, curieuses de pareilles détails.

Bœufs de	1. à 3 per ct.
Vaches de	1. à 2
do âgés de 3 ans.	1.
do do 2 do	1. à 1
do do 1 do	2.
Chevaux	4. à 9
Moutons	7. à 7
Cochons	2. à 9

La Statistique des pertes accidentelles comme suit: depuis leur naissance à leur mort.

	Chevaux.	Bêtes à corne,	Moutons.	Cochons.
Depuis.	5	3	10	12
Jusqu'à un an	4	2	8	6
de un à 2 ans,	3	2	7	3
de 2 à 3 ans.	3	1 à 5	5	3
pendant le temps qu'on les emploie,	5	2	5	4

EXPORTATION D'ANIMAUX POUR LA BELGIQUE.—On a fait dans le mois dernier de grands achats de taureaux, de vaches à lait et de brebis pour le Gouvernement Belge, qui se propose d'introduire de grands changements dans la race des animaux de ce pays. Les animaux de la Belgique étant inférieurs à ceux de l'Angleterre, Sa Majesté le Roi Léopold, désirant beaucoup l'établissement d'écoles normales sur le même pied qu'on les tient en France et en Allemagne se propose de donner des récompenses annuelles pour les meilleurs animaux élevés et nourris en Belgique. On est sur le point d'ouvrir gratis à Bruxelles, Anvers, Ostende, Bruges, et autres villes des écoles d'agriculture pour ceux qui veulent étudier les différentes méthodes d'élever les animaux, particulièrement les bœufs et les vaches, et dans le but d'encourager les Cultivateurs. Le Gouvernement a résolu d'importer à ses frais un grand nombre d'animaux de ce pays qu'il laissera à la disposition de quelques principaux cultivateurs avec la sanction du Ministre du commerce et de l'agriculture. Hier on a embarqué 5 taureaux et 10 vaches pour Ostende, et l'on doit aussi y envoyer sous peu quelques unes des plus belles brebis de Leicestershire et de Durham. L'empereur Nicolas et le Roi de Prusse ont aussi fait acheter beaucoup de chevaux dans le but d'en propager les races dans leurs domaines. Leurs agents leurs ont envoyé ces jours derniers de superbes étalons et juments.

STATISTIQUE D'AGRICULTURE, POPULATION, ETC.

(Extrait du Recensement de l'Angleterre et du Pays de Galles, 1843.

TERRES NON CULTIVEES.—Il y a 3,456,000 acres de terres incultes en Angleterre et 530,000 dans le Pays de Galles.

REVENU DES TERRES.—Le Tableau suivant montre les variations de la Rente annuelle des terres, par arpent, dans les différents comtés de l'Angleterre et du pays Galles.

ANGLETERRE.

	s.	d.		s.	d.
Bedford,.....	22	0	Stafford,.....	23	9
Berks,.....	19	10	Suffolk,.....	18	9
Bucks,.....	23	1	Surray,.....	15	6
Cambridge,.....	21	2	Sussex,.....	13	0
Chester,.....	23	1	Warwick,.....	24	10
Cornwall,.....	14	2	Westmoreland,.....	9	0
Cumberland,.....	10	2	Wilts,.....	20	6
Derby,.....	19	0	Worcester,.....	26	2
Devon,.....	15	0	York—East Riding, } City & Ainstey } North Riding, } West Riding, } moyenne de l'Angle- terre, } Galles, } Anglesey,..... } Brecon,..... } Cardigan,..... } Carmarthen,..... } Carnarvon,..... } Denbigh,..... } Flint,..... } Glamorgan,..... } Merioneth,..... } Montgomery,..... } Pembroke,..... } Radnor,..... } moyenne de Galles, } moyenne d'Ang. et... } de Galles, } 18 10 19 8 12 10 17 7 18 10 19 0 7 1 6 8 9 2 7 3 13 0 18 11 4 8 9 3 11 4 8 3 9 5 17 8		

intéressante. En Juillet 1842 il planta un grain de bled dans un pot à fleur, en août suivant ce grain s'était partagé en quatre pieds, qui 3 semaines après s'étaient divisés en 12, en Septembre suivant ces 12 plantes se divisèrent en 32 pieds qui en Novembre de la même année se partagèrent en 50 et furent semés dans un plus grand espace. En Juillet 1843, douze de ces plantes périrent, mais il en resta 33. Il les coupa le 16 août suivant et conta 1972 tiges, qui chacune produisaient environ 50 grains, lui produisirent 88,600 grains. Si l'on suivait cette méthode de planter le bled il en résulterait que la plus grande partie des grains serait conservée, et qu'il apporterait beaucoup plus qu'en les semant, ces pieds pouvant être plantés dans les jardins du cultivateur où sa famille pourrait s'occuper à les diviser et à les transplanter.

CALCUL DE LA RECOLTE DE NAVETS EN SUEDE PAR ACRE IMPERIAL.—Suivant Mr. Blaikie huissier de Lord Leinster à Holkham.—Iciement, supposons les rangs de navets à 27 pouces de distance les uns des autres, et que les Navets soient placés à 12 pouces d'intervalle entre chacun, chaque navet occuperait 324 pouces carrés de surface ou encore 4 navets occuperaient une verge carrée. On trouvera donc 19360 navets par acre, supposons que chaque navet pèse une livre, l'un portant l'autre, leur total formera 8 tonneaux 12½ quintaux.

	tonneaux.	quintaux.
1½ livre chacun le poid par acre sera de	12	19½
2 do	17	5½
2½ do	21	12
3 do	25	18½
3½ do	30	4¾
4 do	34	11

Sièment, supposons que les navets ne soient placés qu'à 10 pouces de distance les uns des autres sur le rang, chaque navet n'occupera alors que 27 pouces carrés en superficie ou 4¾ navets une verge carrée, et alors on trouvera que le produit d'un acre sera de 23232 navets et chaque navet pesant encore une livre chacun nous aurons le total de 10 tonneaux 17½ quintaux.

	tonneaux.	quintaux.
1½ livre chacun le poid par acre sera de	15	11
2 do	20	15
2½ do	25	18¾
3 do	31	2½
3½ do	36	6¼
4 do	41	10

Mr. Whitley qui a beaucoup écrit sur l'application de la géologie à l'agriculture, établit que l'engrais peut produire la carcasse d'un cheval vaut au moins dix fois égal du fumier qu'on retire des cours, ce qui prouve que les fermiers pourraient retirer beaucoup plus de profit de ces carcasses en les laissant sur leurs terres, qu'en les donnant aux chiens.

ENGRAIS CHINOIS.—En réglant les différentes conditions de leur nation, les Chinois ont placé les Lettres au premier rang, regardant la science comme un moyen immédiat d'atteindre l'honneur; mais après la classe instruite, ils ont fait suivre par préférence à toute autre, celle des cultivateurs, leurs paraissant tout naturel que l'art qui subsvient aux premiers besoins de la vie, ait plus d'importance que les arts mécaniques, qui ne font que changer la forme de la matière, et que le commerce qui ne rapporte par le tra-

MOUVEMENTS MUSCULAIRES.—D'après les différentes expériences qu'on a faites par rapport à la pulsation des animaux sous différents climats, on a pu voir que le nombre des battements du poulx de l'homme sous ces différentes latitudes est d'environ 70 fois par minute, tandis qu'en Canada il ne bat que 57 fois dans le même espace de temps. Une montre ordinaire 17154 fois dans une heure, c'est à dire 411,636 fois dans un jour et par conséquent 160,165,398 fois pendant une année en supposant l'année de 365 jours, et comme une montre ménagée avec soins peut garder son pouvoir pendant 100 ans on trouve qu'elle marque 15,619,539,000 fois pendant sa durée et quoique une montre soit ordinairement de métal dur et qu'elle paraisse conséquemment faite pour résister longtemps, cependant le mécanisme du corps humain composé de matières si faibles en apparence donne 5000 pulsations en une heure, 120,000 fois pendant un jour, 43,800,000 fois l'année et 4,380,000,000 de fois en 100 ans, âge auquel il n'est pas rare de parvenir, quand on a su mener une vie sobre et régulière. Le moteur principal de tout ce mécanisme est le cœur.

EXPERIENCE CURIEUSE.—Mr. A. Palmer, de Cream Surrey, fit dernièrement avec succès une expérience

si que et le change que des choses utiles, mais non nécessaires. Cet honneur que l'on décerne à l'agriculture est évidemment le résultat d'une grande sagesse, parcequ'il montre qu'un pays extrêmement peuplé doit honorer particulièrement l'art, qui fournit la subsistance à ses peuples.

Sous le tropique où le sol est naturellement fertile, et où un travail de quelques mois suffit pour assurer la subsistance d'une année entière, les habitans peuvent se dispenser de longs travaux, mais en Chine le travail ne finit jamais, chacun est obligé de fournir sa quote part au maintien de la prospérité générale. Il n'est personne, si peu familier qu'il soit avec la connaissance des mœurs Chinoises, qui ne connaisse, combien les Chinois sont infatigables pour pourvoir à l'entretien de leurs familles. C'est surtout dans l'agriculture qu'ils déploient leur activité, recevant deux moissons pendant l'année; et profitant du dernier coin de terre afin de ne rien perdre, leur désir de se procurer les moyens d'une subsistance plus aisée et plus commode leur fait tirer partie de tout. Ils savent adopter les semences aux différents sols, et s'appliquent surtout à bien engraisser leurs terres, afin de s'assurer d'une continuelle fertilité. On est frappé d'étonnement quant on arrive aux bords de la Chine; on ne rencontre personne, soit dans les chemins, soit aux champs, qui n'ait son panier et son rateau, et chaque matin le Chinois a toujours quelques choses à ajouter à son fond d'engrais qui touche à sa maison et qui en Chine en est la plus importante dépendance. N'ayant que très peu de bêtes à cornes et de moutons, ils sont obligés d'amasser leurs propres excréments ainsi que ceux des cochons; on les recueille avec soin et ils se vendent à la livre. Chaque matin, l'on voit défiler des compagnies de boueurs, qui s'en vont gaiement vendre leur marchandise à la campagne, s'occupant peu de blesser l'odorat des passants.

On recherche avec un pareil soin toutes les autres substances qui tendent à cette fin, par exemple : les charognes, les matières végétales, ballayures des rues, les boues des canaux, les os brûlés, la chaux, et ce qu'on trouvera peut-être singulier, il n'y a pas jusqu'à la touffe des cheveux qu'on rase tous les dix jours sur des millions de têtes qui ne devienne un objet de commerce important pour l'agriculture.—*Madras Almanach.*

LA VISITE D'UN ÉTRANGER.—Voyez chez une famille vertueuse et qui se respecte, les émotions sensibles qu'elle éprouve à l'aspect d'un étranger. Est-il annoncé que sitôt un mélange indicible de malaise et pourtant de plaisir s'empare à l'instant des cœurs. Son arrivée surprend toujours quoiqu'on l'attendit, on range le ménage, chaque chose reprend sa place, l'habit de fête remplace l'habit de travail, et on pense déjà à tuer le veau gras. Quel plaisir on éprouve alors de jouir de la présence d'un homme dont on nous avait dit tant de bien. Il nous semble une personification de l'humanité entière, il réalise enfin l'idéal. On est saisi, on est gêné, on nous avait fait une description si brillante de cet homme, qu'on se demande comment on pourra converser avec lui. Cette idée fait monter la conversation, on s'exprime mieux que d'ordinaire, notre imagination s'enflamme, notre mémoire semble avoir découvert de nouvelles richesses, et notre mélancolie nous a abandonné pour le temps. On n'a plus de secrets, on est gracieux, on est fécond, dans notre expansion, notre expérience nous aide à notre communication et nos amis et vieillies connaissances sont là qui nous regardent

et nous écoutent sans pouvoir s'expliquer cette métamorphose si merveilleuse.

LA VALLEE D'ARGELEZ AU PIED DES PYRENEES.—

Le voile sombre de la nuit disparaissait peu à peu, l'œil commençait à découvrir peu à peu dans le lointain l'écume des torrents et les bandes d'oiseaux qui voltigeaient dans les airs, l'atmosphère était pur, seulement on voyait quelques nuages errer au dessus de l'eau, et poussés par de légers courants d'air, voltiger au dessus du milieu du Bassin s'étendant lentement sur le flanc des Montagnes, monter dans leurs sinuosités, puis s'élever et flotter légèrement au dessus de leurs sommets. Enfin la vallée parut, comme une rose fraîchement éclosée, étalant à mes pieds ses bois, ses collines et ses plaines, ici verdoyantes des bleds qui la couvraient, là rembrunies par les sillons récents de la charue, puis ses hameaux et sa verdure, puis ses bocages aux feuilles jaunies et comme oubliées par l'automne en son passage, enfin ses rochers élançés menaçant les cieus de leurs cimes de glace. Mais ce que je ne puis décrire, ce sont ces mouvements variés de compagnies d'oiseaux de toutes espèces, de troupeaux qui sautaient les haies, de chevaux qui bondissaient sur le gazon ou sur les bords des ruisseaux, et surtout ce bruit confus de clochettes des moutons et des vaches, des aboiements des chiens, des fontaines qui roulaient sur leurs lits de graviers, du murmure du vent qui tantôt rapprochait, tantôt éloignait ce bruit et mêlant son effet à celui de tant de mouvements divers, donnait à tout ce qui m'environnait un air de vie, étendu, et varié. Comment parler de ce mélange d'idées douces, consolatrices et infinies qui assaillirent mon âme à ce spectacle et qui me remplirent d'amour et de confiance pour le Dieu de la Nature. Et quand dans les intervalles de ce bruit qui se succédaient l'un à l'autre comme la vague, le léger frémissement du vent m'apportait de temps en temps le refrain de la chanson d'un berger, c'était pour moi la pensée de l'humanité entière qui semblait s'élever comme un long soupir vers le ciel pour lui raconter ses maux et lui demander son secours. Que de pensées, que de sentiments m'occupèrent en entendant ces accents, cette éloquente prière d'un berger qui sans doute, comme les oiseaux qui gazouillaient près de lui, ne faisait que répéter, (sans qu'ils pensassent ni les uns ni les autres,) le chant que la nature seule leur avait appris. Mais cette émotion passa, comme passe un beau songe, comme passe une harmonie qui nous enivre, comme passe le magique effet de l'étoile qui tombe, comme passe tout ce qui nous émeut fortement et qui ne doit par cela même durer qu'un instant.—*M. Thiers.*

FERTILITE EXTRAORDINAIRE.—On a recueilli cette année sur 3½ acres de terre à Chatmoss, près Manchester, 595 charrettes de patates, chaque charrette de 252 livres de sucre, égal à 67½ tonneaux et valant 54s. le tonneau. Cette terre est sous la surveillance du Gardien de l'union de Manchester.

Parlant de l'agriculture de la Belgique le "N. Y. Tribune" dit : c'est un vaste jardin où chaque pouce de terre est forcé de rapporter. Nos fermiers dont les connaissances superficielles leur font tourner et retourner d'une manière si infructueuse des milliers d'acres de terre, devraient apprendre par cette leçon

qu'on leur donne ici, qu'il n'est pas d'acre de terre bien cultivé qui ne puisse nourrir son homme.

UNE MERVEILLE VIVANTE.—Le Professeur Owen s'est procuré, il y a quelques années, un oiseau de la Nouvelle Zélande qu'il assure n'avoir pas moins de 16 pieds de haut en son état de vie. Depuis, quelques vaisseaux rangeant les côtes de la même isle, inconnues jusque là, disent avoir vu marcher sur ses bords, un oiseau de cette taille. C'est une des preuves qu'il existe encore dans la nature quelques unes des races anti-déliuviennes. Le pied d'un dodo, qu'on a conservé au "British Museum," et qu'on trouva en vie il y a 200 ans dans l'isle de France appartient à la même race.

L'ASSOCIATION DES PARESSEUX.—Il n'y a pas bien des années qu'il a existé à Londres une société de cette dénomination. Les membres de la confédération allaient au rendez-vous en robes de chambres, leurs bas rabattus sur leurs talons et quelques fois n'en ayant qu'un seul. Le salut d'entrée était un baillement, et sans plus de cérémonies on s'asseyait ou plutôt on s'étendait nonchalamment chacun à sa place.—N. E. F.

Nous tâcherons de donner à nos souscripteurs un état des prix courants du Marché de Montréal ainsi que de leurs variations, en les accompagnant de remarques que nous croirons pouvoir les intéresser. Nous tâcherons de leur donner aussi le degré du Thermomètre, ainsi que les différents changements du temps et de plus un rapport d'agriculture tous les mois durant l'été, le printemps et l'automne.

PRIX DU MARCHÉ DE MONTREAL.

Sumedi, 20 Janvier.

Bled par minot.....	5/0 à 5/3
Fleur par quintal.....	12/6 à 13/9
Avoine par minot.....	1/0 à 1/2
Orge do	2/1 à 2/3
Seigle do	2/6 à 2/9
Pois do	2/1 à 2/3
Fèves, Canada par minot.....	4/6 à 0/0
Do. Etats Unis do	3/0 à 4/6
Bled d'Inde do	2/6 à 2/9
Lentilles, do	4/0 à 4/6
Patates, do	1/0 à 1/3
Dindes par couple.....	4/0 à 6/0
Oies do	3/0 à 5/6
Canards do	1/8 à 2/6
Poulets do	1/0 à 1/8
Lard par quintal.....	22/6 à 25/0
Boeuf do	12/6 à 15/0
Do. Ire. qualité par quintal.....	25/0 à 6/0
Beurre frais par lb.....	0/9 à 0/10
Do. salé do	0/5 à 0/6 1/2
Saindoux do	0/4 à 0/5
Suif do	0/3 à 0/4
Mouton.....	2/6 à 5/6
Veau.....	1/8 à 10/0
Pommes, Canada.....	7/6 à 13/6
Do. Etats Unis.....	6/0 à 10/0
Foin par 100 bottes.....	25/0 à 35/0
Paille 1200 lbs.....	15/0 à 20/0

Il n'est pas probable que les grains ou la fleur augmenteront beaucoup de valeur cet hiver. Il paraît que la perte de patates de l'automne dernier causeront

une augmentation dans leur prix. Nous croyons que le foin et la paille se vendront au même taux tout l'hiver, qui, nous le croyons, sera long. Les Viandes augmenteront aussi probablement de valeur, ce qui doit engager nos Cultivateurs à engraisser des animaux.

CULTURE DES FEVES-HARICOTS.—On n'a jusqu'à présent porté peu d'attention à la culture de cette espèce de légume dans ce pays; cependant comme elle est extrêmement prolifique et est une excellente nourriture pour les chevaux et les cochons; que d'ailleurs le sol et le climat de ce pays lui conviennent extrêmement bien, une courte notice sur la manière de le cultiver en grand pourrait peut-être faire plaisir à ceux qui désireraient en faire un essai. Le Haricot doit être semé aussitôt que la saison le permettra; une terre forte est celle qui lui convient; sur un pareil terrain, la récolte s'est souvent montées jusqu'à 80 minots par arpent: les terres légères et sabloneuses ne lui conviennent point. Pour les ensemercer on s'est servi avec succès de la méthode suivante: après avoir bien ameubli la terre au moyen d'une herse double, tirez une ligne avec une cordelle, et faites des trous avec un plantoir ordinaire d'environ quatre pouces de distance les uns des autres et profonds de deux à quatre pouces, laissant un espace de deux pieds entre chaque ligne. Les fèves sont déposées dans ces trous, ce qui peut se faire par des enfants de dix à douze ans ou audeussus, et recouvertes avec une herse légère. Les mauvaises herbes qui pousseront entre les rangs peuvent être détruites au moyen d'un sarcloir conduit par un cheval, si l'on en a, sinon avec une houe ordinaire; celles qui pousseraient entre les plantes peuvent l'être au moyen d'une houe légère. Deux sarclages suffiront, et il n'est pas nécessaire de les enchausser; si cependant la terre était légère il serait bon de le faire; vu que les racines n'ayant pas une prise suffisante dans une pareille terre les plantes pourraient être renversées par les vents. Ces fèves qui, comme nous venons de le dire, sont très-productives, sont aussi, dit-on, plus nourrissantes que les pois. On les cultive déjà dans les jardins; il serait facile d'en entreprendre la culture un peu plus en grand. Dans plusieurs pays de l'Europe les fèves forment un des principaux moyens de subsistance de la classe pauvre du peuple.

Journal d'Agriculture Canadien.

PUBLIE TOUTS LES MOIS

A UNE PIASTRE PAR ANNEE,

PATABLE D'AVANCE.

Tout maître de poste ou autre personne qui nous procurera six souscripteurs, aura droit à une copie gratis.

Comme l'objet de ce journal est de promouvoir les Progrès de l'Agriculture, en répandant les connaissances par le moyen qui coûte le moins possible, nous ne demandons qu'une somme qui nous défraye seulement de nos dépenses. Le Prix de la souscription ne sera donc que de 5/ par an. Les sociétés, et communautés pourront se le procurer aux conditions suivantes.—

50 copies pour.....	\$30
20 do do	15
10 do do	8

Payables aussi d'avance.

WILLIAM EVANS, EDITEUR ET PROPRIETAIRE.

LOVELL ET GIBSON, IMPRIMEURS.

Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple,

Chez qui l'on exécute toute espèce d'ouvrage avec goût et expédition et où l'on trouvera en tout temps toute espèce de blancs de Cour et autres. Les ordres de la campagne seront strictement exécutés.